

Compte rendu du séminaire de Beidaihe  
**Transmission culturelle et modernité**

*Texte* : Philippe Ratte

*Traduction* : Wang Jiann-Yuh et Liu Wenling

*Maquette* : David Dumand

© Fondation Prospective et Innovation, avril 2013

© Fondation Victor Segalen, avril 2013

© Ginkgo Éditeur pour la présente édition

ISBN : 978-2-84679-224-0

Ginkgo Éditeur

34-38, rue Blomet

75015 Paris

[www.ginkgo-editeur.fr](http://www.ginkgo-editeur.fr)

Préfaces de  
**Jean-Pierre RAFFARIN**  
Vice-Président du Sénat  
Ancien Premier Ministre,  
Président de la Fondation Prospective et Innovation

**Laure MELLERIO-SEGALEN**  
Présidente Déléguée de la Fondation Victor Segalen

# Transmission culturelle et modernité

COMPTE RENDU DU SÉMINAIRE  
DE BEIDAIHE

SEPTEMBRE 2012

**GINKGO**  
éditeur

## Sommaire

---

### Préface 5

Jean-Pierre RAFFARIN, vice-président du Sénat,  
Président de la Fondation pour la Prospective et l'innovation

---

### La transmission culturelle comme condition de la modernité 9

Laure MELLERIO-SEGALEN,  
Présidente Déléguée de la Fondation Victor Segalen

---

### Les participants à la Table ronde 13

---

### Séance inaugurale 17

M. QU Xing, Mme Sylvie BERMANN

---

### Session introductive 21

Exposés de MM Régis DEBRAY et GUO Xiangang et débats

PREMIÈRE SESSION

---

### Éducation 39

Exposés de MM Philippe BARRET, YU Hai, Régis BURNET, XU Tiebing,  
CUI HONGJIAN, André CHIENG, WU Hongmiao, Henri MADELIN  
et débats

DEUXIÈME SESSION

---

### Histoire et récit des origines 63

Exposés de Mme Maryvonne de SAINT PULGENT,  
et MM. LU Jiande, Pierre MOREL, ZHAO Tingyang, Philippe RATTE  
et débats

TROISIÈME SESSION

---

### Partage des savoirs 91

Exposés de MM HUANG Ping, Henri MADELIN, Daniel BOUGNOUX,  
CHU Xiaoquan, Brieuc SEGALEN, SHEN Zhongming, ZHAO Tingyang  
et débats

---

## PRÉFACE

JEAN-PIERRE RAFFARIN  
Ancien Premier Ministre  
Vice-Président du Sénat

Président de la Fondation Prospective et Innovation

Lorsqu'en 1989 René Monory et François Dalle créèrent la Fondation Prospective et Innovation, ils répondaient aux signes d'une profonde mutation, symbolisée par la chute du Mur de Berlin, la célébration de la révolution française et le rétrécissement du monde amené par les nouvelles technologies d'information et de communication : on passait d'une époque à une autre, un monde lourd d'histoire passait le relai à un monde promis à une synchronie universelle. À l'orée de cette nouvelle époque, il fallait regarder devant soi et se montrer imaginatif, cultiver la prospective et traquer l'innovation.

Un tiers de siècle plus tard, l'ampleur de la profonde mutation qu'ils détectaient alors a de beaucoup dépassé ce qu'on en pressentait. Alors que l'on attendait une Europe dynamique, démontrant avec l'Amérique la supériorité du système libéral sur l'illusion communiste, c'est un monde nouveau et inattendu qui a émergé avec les BRICS formant à eux cinq le premier agrégat économique mondial. La Chine est passée au premier rang jusque dans le secteur tellement emblématique de l'automobile !

Cette immense transformation accomplie en une seule génération pose aujourd'hui des problèmes presque inverses de ceux que l'on avait en vue en 1989 : sans renoncer à imaginer un avenir où l'innovation a tant de part qu'on est certain de n'avoir jamais les moyens de se le figurer avec justesse, on éprouve aujourd'hui le besoin de regarder aussi en arrière et jauger ce que nous avons quitté, perdu, ou oublié.

L'humanité semble accélérer sa marche vers un futur qui vient à elle plus vite qu'elle n'y va, et la laisse d'autant plus désarmée qu'elle a ce faisant rompu ses amarres avec bien des continuités anciennes. L'avenir paraît indéchiffrable et peu maîtrisable, le passé s'efface et son utilité douteuse voire néfaste.

Certains réagissent à cette situation anxiogène en se repliant vers des références passées, au nom desquelles ils se cabrent contre le progrès qui ne les en emporte pas moins. D'autres, qui se recrutent plutôt parmi les puissants, se résolvent à l'autorégulation du système monde en train de se mettre en place, bien que ces dernières années ont montré les désordres auxquels cette autorégulation pouvait conduire.

Aucune de ces deux postures ne peut faire l'affaire des grandes nations, ni donner de cohérence à l'évolution commune de sept milliards d'hommes, emportés bon gré mal gré par une histoire globale qui doit aussi être celle de chacun d'eux, sous peine d'avoir une dimension totalitaire subreptice.

Aussi est-il légitime que deux grandes nations comme la Chine et la France, pétries d'histoire et

engagées l'une comme l'autre dans une aventure d'intégration aux mouvements du monde, se préoccupent d'articuler les changements qui les aspirent avec une histoire qui fasse sens. Penser la mutation contemporaine comme une histoire reliée fermement aux passés respectifs d'une part, et aux devenirs en cours de l'autre, est un travail capital dont les peuples ont besoin pour donner du sens à leur présent et non le vivre avec un sentiment d'impuissance et d'absurdité. Pour y parvenir, la confrontation d'approches différentes, afin que cet enjeu fasse débat, est un moyen qui a fait ses preuves.

C'est ce à quoi se sont livrées les équipes françaises et chinoises, déjà familières de ces préoccupations après un premier séminaire aux Treilles en 2011, en se retrouvant à l'invitation du China Institute of International Studies, à l'initiative de Régis Debray et de la Fondation Victor Segalen, avec l'appui de la Fondation pour la Prospective et Innovation, pour une rencontre à Beidaihe, haut lieu de la gouvernance en Chine.

Le rapport issu de leurs travaux montre, on le savait, qu'il n'y a pas d'avenir sans passé, et que s'accorder sur le passé est difficile, voire parfois impossible. Mais il montre surtout qu'il est urgent de résoudre cette difficulté, et que la première des prospectives aujourd'hui, l'innovation la plus féconde, c'est peut-être de s'entendre à toutes les échelles sur l'histoire qui a fait de nous tous, humains du XXI<sup>e</sup> siècle, les membres d'une seule et même humanité, collectivement responsable d'une Terre en péril.





---

# LA TRANSMISSION CULTURELLE COMME CONDITION DE LA MODERNITÉ

LAURE MELLERIO-SEGALEN

Présidente Déléguée de la Fondation Victor Segalen

Le développement accéléré de la Chine ces dernières années, en faisant de ce pays l'une des premières puissances de la planète, a contribué à déplacer le centre de gravité du monde vers l'Extrême-Orient. Dans d'innombrables domaines de la vie économique et diplomatique, la Chine a conquis une prééminence incontestée et incontestable, au détriment souvent des « vieux » pays d'Europe. Certains peuvent s'en offusquer, ou s'en inquiéter. D'autres considèrent qu'il s'agit d'une opportunité à saisir pour s'en inspirer, afin de retrouver dynamisme et innovation. Nous sommes de ceux qui croient que le dialogue culturel permet d'aller plus loin dans une meilleure compréhension du monde et dans sa transformation. D'ailleurs, la culture est probablement la seule sphère dans laquelle la France et la Chine se trouvent à égalité. La culture chinoise et la culture française sont également riches, diverses, vivantes. De toute façon elles ne rivalisent pas, n'entrent pas en compétition ni en conflit. Bien au

contraire, elles se vivifient et s'enrichissent dans les contacts, elles se déploient par les échanges.

Depuis 2008, la Fondation Victor Segalen a l'ambition de porter au plus haut l'échange culturel entre la France et la Chine. Le XXI<sup>e</sup> siècle pose un défi majeur, tant pour les Chinois que pour les Occidentaux : celui du renouveau culturel. Comment s'appuyer sur le patrimoine de la culture classique pour créer le monde de demain ? Comment instaurer les conditions d'un véritable échange ? En établissant des relations de confiance sur la durée, entre interlocuteurs réunis par une affinité élective, qui prennent le temps de se parler et de s'écouter, dans un cadre choisi. Liens de pensée, proximité intellectuelle, attachement du cœur aussi, permettent de répondre aux préoccupations communes du destin des deux peuples.

En 2008, la Fondation avait initié un débat intellectuel de qualité sur le thème « Regards croisés sur la place de l'homme dans le monde », dans le village historique de Wuzhen, province du Zhejiang, afin de confronter les différentes visions du monde. En 2011, le dialogue au sein d'un « cercle de penseurs » s'est poursuivi, à l'initiative de Régis Debray et de François Jullien, dans le cadre studieux du Domaine des Treilles (Var), autour du sujet « Identités nationales et universalisme », avec le concours de la Fondation des Treilles, de la Fondation Prospective & Innovation, du *Chinese Institute of International Studies* (CIIS), du Groupe LVMH et de l'Institut Français de Chine.

En septembre 2012, c'est à Beidaihe, au nord de Pékin, station balnéaire préférée des hiérarques du Parti, que nos amis du CIIS ont accueilli la Table ronde « Transmission culturelle et modernité ». Le thème s'inscrivait vraiment dans l'actualité, puisque c'est dans cette petite ville nourrie d'histoire que s'est préparé le XVIII<sup>e</sup> Congrès du PCC qui, en novembre 2012, a désigné les dirigeants de la cinquième génération chargés de conduire le pays pendant les dix années à venir. Transition, passage de témoins, nouvelle équipe, nouveaux espoirs. Comme le dit Régis Debray, « transmettre, c'est se servir du passé pour inventer l'avenir ». En ce lieu d'une grande force symbolique, les intellectuels français et chinois réunis par la Fondation Victor Segalen, le CIIS, et la Fondation Prospective & Innovation, ont discuté de leurs héritages respectifs, des oublis et des silences de l'histoire officielle, de la responsabilité morale des historiens autant que des enseignants, au cours d'un débat sans a priori ni tabous, riche des contradictions et des découvertes d'une véritable réflexion.

En ce moment clé dans l'histoire partagée de la France et de la Chine, où va se célébrer le cinquantième anniversaire de l'établissement des relations diplomatiques entre les deux pays, la culture peut apparaître comme un facteur essentiel de développement, source de cohésion et de créativité entre les nations, et la Fondation Victor Segalen est fière de contribuer à rendre possible un tel dialogue culturel exigeant et éclatant.

La publication de ce compte-rendu des travaux de Beidaihe bénéficie à nouveau du soutien du Groupe LVMH et de l'Institut Français de Chine, que leurs responsables trouvent ici l'expression de nos plus vifs remerciements.

---

## LES PARTICIPANTS À LA TABLE RONDE

Après les allocutions d'ouverture de M. Qu Xing, Président de l'Institut chinois des études internationales (CIIS), et de S.E. Mme Sylvie Bermann, Ambassadeur de France, M. Régis Debray, écrivain, membre de l'Académie Goncourt, a introduit le colloque (*Difficile transmission*), en compagnie de M. Guo Xiangang, Vice-Président du CIIS.

La première session, consacrée au thème de l'Education, a vu se succéder les interventions de M. **Philippe Barret**, ancien Inspecteur général de l'Education nationale (*Les humanités oubliées dans la culture moderne*), de M. **Yu Hai**, professeur à l'Université Fudan de Shanghai (*L'autorité et la dignité de l'enseignant dans l'éducation humaniste en Chine*), de M. **Régis Burnet**, professeur à l'Université catholique de Louvain (*Les deux obstacles à la transmission culturelle*), de M. **Xu Tiebing**, professeur à l'Université de la Communication de Pékin (*Les écarts dans la gouvernance de la Chine*), de M. **Cui Hongjian**, Directeur du Département Europe du CIIS (*La subjectivité de la culture et la question de sa transmission dans le contexte de la mondialisation : les défis et expériences de la Chine*), de M. **André Chieng**, Président de Asiatique Européenne de Commerce (*L'entreprise marqueur de son époque, entre passé et avenir*), et de M. **Wu Hongmiao**, Doyen et directeur

du Département de français de l'Université de Wuhan (*La nécessité et la viabilité du changement : à propos de l'utilisation du concept de « ren » - « bienveillance »*).

Au cours de la deuxième session, intitulée **Histoire et récit des origines**, Mme **Maryvonne de Saint-Pulgent**, Conseiller d'Etat et Présidente de la Fondation des Treilles, a parlé de la politique du patrimoine en France, avant les présentations de M. **Lu Jiande**, Directeur de l'Institut de littérature de l'Académie chinoise des sciences sociales (*La relation entre l'individu et la société à partir de l'histoire antique chinoise : un autre type de récit*), de M. **Pierre Morel**, ancien Ambassadeur, Vice-Président de la Fondation Victor Segalen (*La mémoire douloureuse*), de M. **Zhao Tingyang**, Chercheur à l'Institut de philosophie de l'Académie chinoise des sciences sociales (*Le concept d'histoire : une culture ou un savoir ?*), de M. **Philippe Ratte**, historien (*L'histoire comme projet d'avenir*), de M. **Huang Jisu**, dramaturge et Chercheur à l'Institut des études marxistes de l'Académie des sciences sociales (*Le problème de l'accumulation des richesses et de leur transmission en Chine : quelques considérations sur la mobilité sociale, l'égalitarisme et les liens de sang*), de M. **Jean-Paul Tchang**, Président de WST & Partners (*Histoire vécue et comparaison : comment les Chinois considèrent-ils leur propre histoire ?*), et de M. **Gao Chaoqun**, Rédacteur-en-chef de la *Beijing Cultural Review* (*Pourquoi attache-t-on de l'importance à la tradition ?*).

La troisième session a traité du **Partage des savoirs**, avec des exposés de M. **Huang Ping**, Directeur de l'Institut des États-Unis de l'Académie chinoise des sciences sociales et du Centre d'études des politiques mondiales (*Partage des savoirs et des valeurs : est-ce possible ? à quelles conditions ?*), du Père **Henri Madelin**, ancien Président du Centre Sèvres, représentant du Saint-Siège au Conseil de l'Europe (*Les savoirs en partage aux 16<sup>ème</sup> et 17<sup>ème</sup> siècles le rôle de Matteo Ricci, un jésuite en terre chinoise*), de M. **Daniel Bougnoux**, Professeur émérite à l'Université de Grenoble (« *Est-ce ainsi que les hommes vivent ?* »), de M. **Chu Xiaoquan**, Professeur à l'Université Fudan de Shanghai (*Rousseau dans la Chine d'aujourd'hui*), de M. **Brieuc Segalen**, Président de Briq Multimédia (*Transition culturelle*), et de M. **Shen Zhongming**, Directeur de la Bibliothèque du CIIS (*La continuité de la culture chinoise à partir de l'étude des vestiges archéologiques de Jieshi*).

MM. **Olivier Mellerio**, Président de Mellerio dits Meller et membre élu de la Chambre de commerce et d'industrie de Paris Région Ile-de-France, et **Nicolas Idier**, Attaché culturel à l'Ambassade de France à Pékin, ont été des observateurs attentifs des débats.

L'interprétation simultanée a été assurée par Mme **Shao Wei**, Mme **Wang Xuezheng**, et M. **Yan Suwei**. Le Groupe LVMH, EDF, l'Institut français de Chine et Air China ont apporté un concours précieux à la réalisation de la Table ronde. Qu'ils en soient une fois de plus chaleureusement remerciés.





---

## SÉANCE INAUGURALE

M. Qu Xing, Mme Sylvie Bermann

La deuxième rencontre entre intellectuels chinois et français réunis par la Fondation Victor Segalen et ses partenaires s'est tenue en un lieu emblématique à bien des égards : c'est là en effet qu'eut lieu, sous la dynastie des Tsing, la première rencontre entre des lettrés chinois et des ingénieurs étrangers, mais là aussi qu'une tradition ininterrompue réunit les dirigeants du Parti communiste chinois en villégiature pour des réunions informelles de portée historique, et l'approche du XVIII<sup>e</sup> Congrès du Parti met l'accent sur ce dernier aspect. C'est en outre une agréable station balnéaire prisée des Russes de Sibérie. On ne saurait donc choisir lieu plus propice à des rencontres entre porteurs d'histoires et de cultures très différentes.

On sent aussi combien il est à propos d'y discuter de transmission, dans le droit fil d'une tradition d'échanges remontant au XIV<sup>e</sup> siècle, avec Jean du Plant, le Père Nicolas, Guillaume de Prato, et surtout Matteo Ricci. Ce furent les missionnaires qui aidèrent les Chinois à perfectionner le calendrier, à réparer leurs canons. Un terrain leur fut concédé juste à côté de la Cité Interdite pour y

édifier une église, là où s'élève aujourd'hui le Bureau des Affaires d'État ! Les quelque 140 000 Chinois qui participèrent en Europe à l'effort de guerre franco-britannique il y a un siècle en rapportèrent beaucoup d'idées et d'influence françaises, à commencer par le marxisme et le nationalisme, mais aussi le libéralisme, voire l'anarchie. C'est à Paris qu'étudièrent nombre des plus illustres membres de la Première Génération du Parti ou du Kuomintang. On a entendu des troupes chinoises jadis chanter la Marseillaise comme chant de marche !

La France et la Chine se distinguent dans le monde par une même valeur attachée à la culture, et à l'histoire. Elles partagent le sens de la méritocratie, et les échanges d'étudiants entre elles raniment sous nos yeux une ancienne tradition de fascination réciproque. Il y a cent ans, dans *Stèles*, Victor Segalen donnait à cette attirance mutuelle le monument d'une expression littéraire admirable, laissant l'exemple d'une intériorisation complète de la culture chinoise par un auteur français. L'initiative prise en 1964 par le Général de Gaulle de reconnaître la RPC demeure une autre borne milliaire de la juste compréhension mutuelle entre la France et la Chine éternelles. Mais « *la forme d'une ville change plus vite que le cœur des mortels* », nous rappelle Baudelaire, et « *notre héritage n'est précédé d'aucun testament* » comme dit justement René Char : autrement dit, ces liens et ces traditions ont

été traversés, par l'histoire, de changements inouïs qui laissent tout à repenser. C'est le sens de cette rencontre où, avec Montaigne, on sait que la parole est « *moitié à celui qui parle, et moitié à celui qui écoute* », dans un esprit de refondation d'une écoute attentive les uns des autres qui permette à chacun de retrouver les chemins de sa propre parole.



---

## SESSION INTRODUCTIVE

Exposés de MM Régis Debray  
et Guo Xiangang  
et débats

Transmettre est en effet le propre de l'homme. Les animaux communiquent comme nous, mais ne peuvent comme nous transporter une information à travers le temps.

Cependant, cette faculté capitale chez l'homme de transmettre trouve ses limites dans la résistance que le temps oppose à notre maîtrise. On a considérablement réduit le temps que prenait l'espace, mais pas l'espace qu'il faut au temps : la distance Paris Pékin, inchangée, ne prend plus que quelques heures, mais il reste toujours entre la francophonie de naissance et la maîtrise de la langue chinoise à peu près la même épaisseur de temps incompressible. Nous avons domestiqué l'espace, mais restons séparés par des durées. C'est ainsi que notre rapide accoutumance à un monde d'ubiquité s'est payée d'une perte corrélative de continuités. Nos contemporains semblent plus à l'aise dans le mondial que dans la chronologie, plus familiers des lointains que solidaires des hier.

## **Entre patrimonialisation obsessionnelle et mondialisation érosive, l'histoire ?**

La question de l'histoire tend donc à devenir à nouveau centrale, puisqu'il lui incombe de relier dans le temps les fragments qui semblent se disperser et joncher l'espace selon le seul aléa d'un présent perpétuel. Elle présente deux versants, l'un en amont, le patrimoine, l'autre vers l'aval, l'éducation.

Cette question pose tout de suite celle de savoir qui écrit cette histoire, à quel titre, pourquoi, comment ? La mémoire de nos jours prétend y être légitime, mais les exemples abondent d'histoires reconstruites, élaborées, voire chantées comme des épopées, qui avaient exactement pour but de se substituer à la mémoire, voire de la contrer : le Général de Gaulle par exemple s'employa, pour le bien de la France, à lui façonner une histoire entée sur celle de ses pages les plus glorieuses d'antan, en faisant valoir sa participation à la victoire de 1945. Plus tard, des historiens comme Paxton firent un portrait moins flatteur de la France d'alors. Une veine inverse d'esprit de repentir vint infiltrer la conscience nationale, contestant la version épique, et ouvrant de nouveaux dossiers, comme celui de la décolonisation, ou celui de la guerre d'Algérie.

On voit à ce simple exemple combien l'histoire est tiraillée entre les meilleures intentions du monde, mais contradictoires, qui l'étirent depuis l'apologie jusqu'à la diffamation rétroactive, avec

pour effet d'embrouiller encore davantage un héritage factuel aussi effroyablement complexe que massivement mal connu. Il n'en faut pas plus pour justifier la nécessité d'une discipline historique rigoureuse, capable d'établir les faits et de pondérer les analyses au bénéfice essentiellement de la liberté académique et des règles scientifiques dont elle est gardienne.

C'est dire le mal qu'on peut penser des lois dites mémorielles, votées pour sacraliser ou conspuer officiellement certaines acceptions du passé déclarées certaines, au mépris de toute recherche historique ultérieure et de toute liberté de jugement. Elles pénalisent les énoncés historiques pour des motifs d'ordre politique qui, pour se fonder sur d'excellentes raisons morales, n'en sont pas plus véridiques.

Ce qu'on peut leur concéder, c'est d'avoir pointé la difficulté de mettre au point la construction intellectuelle qu'est l'histoire sans blesser des mémoires souvent à vif, voire des consciences. L'autorité de la loi vient alors se substituer à celle, impossible à établir idéalement, de l'histoire.

Mais cette autorité ne suffit pas, en tout cas pas sans dommages graves, à définir ce qui doit être transmis. Toute nation a sa part de légende, de mythes fondateurs, infus dans la trame de son récit historique de référence, puisque ce dernier est une mise au point élaborée, et non automatique. Il répond toujours de manière au moins implicite à la

question de savoir quoi transmettre ou pas, même si elle n'a jamais été formulée expressément. Et cette question n'est pas que d'ordre historique : l'affaire de la circoncision, dont un tribunal allemand a jugé qu'elle portait atteinte à l'intégrité physique du petit garçon, met aux prises la sacralité du corps, établie par la loi contemporaine, et la sacralité ancestrale de la tradition religieuse juive : qu'est ce que la transmission doit privilégier, entre ces deux injonctions contraires ? L'Histoire ne le dit pas ! Ce qui n'empêche pas qu'elle s'invite à ce débat !

Sans devoir trancher cette question, on sait que transmettre, c'est d'abord conserver : tel est le rôle des archives, du patrimoine, des institutions. C'est un enjeu capital, mais ardu : contre le temps, contre la profusion, contre le vandalisme, contre l'entropie, il est très difficile de définir ce qui doit être préservé et ce qui peut s'effacer. Il est par nature impossible de tout garder. Il est par culture criminel de tout détruire. Mais rien ne définit le bon dosage de l'entre-deux ! La France par exemple, qui fut en ses temps révolutionnaires grande destructrice de signes du passé, burinant les effigies royales et religieuses, est aujourd'hui en proie à un fétichisme de la trace, conservant et sacralisant tout ce qu'elle peut, ajoutant des monuments et des célébrations à un inventaire du passé déjà très saturé. Cette manière de passer d'une culture historique motrice à une culture patrimoniale à tendance touristique traduit un sentiment de perte, une angoisse devant



le cours du temps et la marche du monde, un repli vers les images du passé de préférence aux inspirations pour l'avenir. Mais en même temps, à mesure que la communication omniprésente dévore la communication même, en faisant prévaloir ses modes opératoires sur quelque contenu que ce soit, qu'elle passe tous par son filtre, la question de maintenir la teneur des héritages ainsi préservés est ouverte.

Quelle identité se dégage, finalement, dans l'entrefer d'une patrimonialisation mémorielle généralisée du passé d'une part, et d'une logique économique ambiante d'autre part qui tend à dévaster toute appartenance historique au profit de l'échange généralisé ? C'est une question ouverte, dans des termes et avec des portées différentes, pour la Chine comme pour la France, et qui donne matière à débat.

La ville même de Beidahe rappelle ce dilemme : elle est la seule ville chinoise portant le nom d'un empereur (municipalité de Qinghuangdao : île de l'empereur Qing), et l'on vu la riche tradition qui s'y attache. Mais ce fut aussi l'empereur qui, voulant détruire les traditions des lettrés, en fit enterrer vivants plusieurs centaines et brûler leurs écrits. Plus tard, la Révolution Culturelle commit elle aussi d'énormes saccages. Pourtant, la transmission ne s'interrompt jamais entre les générations : moins de quarante ans après la fameuse campagne Pi Lin Pi Kong, il y a dans le monde plus de 300 instituts Confucius qui propagent la culture chinoise !

## **Continuité des valeurs et changement historique**

Partons de Confucius. Après l'éclatement des dynasties féodales, son enseignement connut bien des vicissitudes. Jusqu'en 1911, ce fut la philosophie de référence en Chine, mais elle ne fut pas exempte de chocs. Dans tout processus de transmission, se combinent endossement et rejet d'un héritage.

Il y eut donc bien des versions du confucianisme, mais toutes véhiculèrent quatre principes demeurés constants :

Que la morale prime sur l'intérêt : la fortune est bonne dès lors qu'elle est honnête.

Que le droit à l'éducation est universel et permanent. Tous doivent apprendre toute la vie, et non se figer dans des acquis. C'est en Chine une priorité constante depuis le VII<sup>e</sup> siècle !

Que la piété, la crédibilité, la confiance, sont des biens communs profitables à l'harmonie sociale et donc à la prospérité de chacun.

Que la persévérance, fût-ce au prix de l'ascèse, est une vertu cardinale : la Chine y puise sa capacité à avoir survécu à des épreuves terribles, par un travail inlassable.

Naturellement, ce corps de doctrine constant comportait ses inconvénients, comme par exemple une fidélité excessive à l'Empereur, souvent instrumentalisée, ou un mépris pour les femmes. Le souffle de l'Occident a de ce point de vue heureusement infléchi ce tropisme confucéen ancien. Mais les deux grandes vagues de

dénonciation du confucianisme, par Yuan She Kai en 1911 puis lors de la révolution culturelle après 1966 sont manifestement allées beaucoup trop loin, provoquant de graves crises morales dans la nation. On y perdit le sens de l'humanité envers le prochain.

De nos jours, des auteurs populaires comme Yu Dan, ou des émissions de télévision présentant des savants, concourent à rétablir dans l'esprit public les valeurs premières du confucianisme de base. L'exemple des dirigeants est à cet égard d'une immense conséquence, selon qu'ils s'y conforment ou pas, et on voit que ces valeurs trouvent par ailleurs un champ d'application inédit dans la gouvernance mondiale, qui importe tant à l'équilibre partout.

En fait, tout au long de l'histoire de la Chine, l'enjeu n'a pas été d'adopter ou de rejeter le Confucianisme, mais de trouver une transposition politique au confucianisme, dont il s'agit chaque fois de trier l'héritage entre aspects valorisés et aspects dénoncés, qui ne sont pas chaque fois les mêmes. Mais la matrice philosophique de tous ces aspects reste inchangée, et c'est à elle qu'il convient que les étrangers s'efforcent d'accéder pour comprendre la Chine, lorsqu'ils font l'effort d'en apprendre la langue.

## Quelle place pour ce que l'on a perdu ?

Quand on songe à tout ce qui a pu être détruit au cours de l'histoire, on peut certes conclure avec optimisme qu'en définitive, la culture et la civilisation l'ont emporté. Cependant, la part perdue reste à jamais manquante, quitte à ce qu'une émergence réparatrice en ait bénéficié pour apparaître en ses lieux et place. En outre, un déficit plus subtil demeure, qui est les potentiels perdus : qui sait ce qu'un auteur mort prématurément en 1914, par exemple, aurait pu apporter au monde s'il avait survécu ? On pense par exemple à Alain Fournier. Une telle perte est au sens propre immense, en ce qu'on ne peut la mesurer, à la différence de la quantification toujours possible de ce qui a été détruit et remplacé par autre chose. Si optimiste qu'on se veuille en pensant que ce qui émerge des désastres compense ce qu'ils ont fait disparaître, il demeure toujours une part tragique dans la perte des possibles rendus impossibles, part tragique dont il appartient sans doute à la littérature de rendre compte.

Cette considération rend d'autant plus nécessaire l'acuité du travail historique : tandis que des débats ne cessent de renaître sur les échos du passé portés par les mémoires des uns et des autres, forcément décalées et plurielles, on ne peut cerner la part de l'irréparablement perdu, cette part tragique mentionnée à l'instant, qu'en établissant avec exactitude la part de ce qui s'est effectivement passé.

C'est difficile, parce que tous les concepts ont deux aspects – on a cité par exemple la misogynie de Confucius léguée au confucianisme, et donc à la culture chinoise, mais on sait combien dans cette même culture la place de la mère est vitale. Même les faits sont difficiles à établir : on cite souvent les massacres de Han Tcheou durant la révolution de 1919, les créditant de 80 000 morts dans une ville qui n'en comptait pas 20 000 ! A fortiori quand il s'agit d'apprécier les faits : on déplore que le système mandarinal ait freiné l'évolution de la société chinoise par contraste avec celle du Japon, mais à l'inverse on juge que cette dernière tire avantage du maintien des systèmes anciens de fidélités, qui seraient détruits en Chine. Ce sont des analyses qui se contredisent, et pourtant l'une et l'autre ont cours !

C'est pourquoi il est si essentiel de toujours bien identifier qui écrit quelle histoire, et d'en jauger la légitimité. Trop de causes toujours actives politiquement ont intérêt à instrumentaliser l'histoire, comme on le voit de la part de communautés, voire de peuples, pour qui l'invocation d'un martyr collectif par exemple est un atout politique.

C'est un enjeu majeur pour la société que de maintenir une équité entre les mémoires concurrentes, de doser ce qu'elle en retient pour se composer une histoire, qui gagne en outre à demeurer pluraliste et composite. Il y a une histoire officielle, et des histoires officieuses (la tradition